

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 108 (1963)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Critique et autocritique : refléxions en marge d'un certain malaise  
**Autor:** Muret, P.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-343150>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

de guerre étrangers, accrédités au Q. G. du général Franco, ne se trouvaient qu'un capitaine anglais et un brigadier américain, tous deux retraités et navrés de ne trouver aucun écho dans leur pays.

\* \* \*

Nous venons en fait d'évoquer la création de l'armée soviétique, en 1917, et sa mise à l'épreuve, comme aussi celle de la Wehrmacht, de 1936 à 1938.

Malgré l'intervalle qui sépare ces deux épisodes, ils ont un trait commun : ils nous ont permis d'assister au début des préparatifs de la seconde guerre mondiale par les deux plus grandes puissances militaires que le monde ait connues jusqu'alors. Il nous a paru intéressant d'étudier leur collaboration avant qu'elles ne se combattent et surtout de souligner l'importance des enseignements qu'elles retirèrent de la guerre civile d'Espagne.

Colonel E. LÉDERREY

---

## Critique et autocritique

### RÉFLEXIONS EN MARGE D'UN CERTAIN MALAISE

L'armée, comme toutes les institutions de ce monde, est exposée à la critique. Elle l'est d'autant plus que les périls qu'elle est destinée à écarter sont — ou plutôt paraissent — plus lointains. *Passato il pericolo, gabbato il santo...*

Après la première guerre mondiale, une partie de l'opinion publique suisse, égarée par les sirènes du pacifisme esdénien, n'a pas caché sa désaffection à l'égard de la défense nationale. Il faut dire que le service actif s'était terminé par les événements douloureux de novembre 1918, lors desquels l'intervention militaire pour le maintien de l'ordre intérieur n'avait pas été également appréciée dans tous les milieux. Cette désaffection, qui a pris des formes virulentes après les

émeutes de Genève (novembre 1932) et lors de la votation populaire sur la prolongation des écoles de recrues (février 1935), n'a pris fin qu'au printemps 1938, lors du ralliement d'un grand parti qui jusqu'alors faisait ouvertement profession de foi antimilitariste. Justement, le péril, révélé par l'Anschluss, se rapprochait. Dès lors, en dix-huit mois l'esprit public était assaini. Dans le même temps, les Minger, les Obrecht, les Guisan assuraient notre préparation matérielle. En septembre 1939, les critiques s'étaient tués, et pour cause.

Depuis 1945, le même phénomène est aisément perceptible. Sans doute n'y a-t-il pas eu de réédition de novembre 1918, ni de novembre 1932; le pacifisme fait beaucoup moins recette, et l'action psychologique du commandement de l'armée tout au long du service actif n'a pas fini de porter ses fruits. Pourtant, les critiques ont repris. Seul le ton en a changé: rarement violent, il est plutôt sceptique, et l'injure a fait place à la moquerie. Cet état d'esprit paraît marquer, plus profondément qu'il y a trente ou quarante ans, les milieux d'Eglise, le corps enseignant, la presse et la radio. On a pu s'en faire une idée lors de la votation de l'an dernier sur la première initiative dite antiatomique. Ce sont là des constatations de fait, dont on peut se réjouir ou s'affliger, mais dont il semble difficile de contester l'exactitude.

Jusqu'ici, notre préparation matérielle n'a pas souffert de cet état d'esprit. Quant à notre préparation morale, elle a probablement plus à craindre des effets débilitants de la haute conjoncture que des assauts d'un antimilitarisme plus ou moins subtil. Il n'empêche que nous ne saurions rester indifférents ou passifs devant cette évolution. Quand je dis « nous », je pense principalement aux officiers, sans distinction de grade, tous porteurs d'une parcelle de responsabilité dans la formation, le cas échéant le redressement de l'esprit public. Que faire? Mon propos est moins de suggérer des remèdes ou des plans d'action que de souligner quelques éléments d'appréciation qui m'ont paru parfois négligés.

\* \* \*

Le service actif a pris fin il y a dix-huit ans. En 1945, les recrues d'aujourd'hui marchaient à peine, nos capitaines allaient à l'école, nos majors étaient recrues, nos colonels commandaient une compagnie. En d'autres termes, dans les formations actuelles — de l'élite en tout cas, car en land-wehr le phénomène est naturellement retardé — seuls les cadres supérieurs ont vécu la mobilisation et en ont gardé le souvenir et l'empreinte. Or quiconque a assumé un commandement en service actif sait qu'un certain nombre de notions, d'habitudes et d'attitudes allaient de soi, tellement leur nécessité était pressante et leur légitimité manifeste. Mais ces évidences ne sont plus partagées par la troupe, ni même par les cadres subalternes. Ce serait donc une erreur de croire qu'il suffit de continuer simplement sur la lancée de l'« esprit des mobs », si cher aux amicales, pour répondre aux critiques et aux objections d'une génération montante qui ne l'a pas vécu. De même que le plus sûr moyen pour un père d'irriter son fils est de lui dire : « de mon temps... », de même est-il vain d'évoquer complaisamment les enseignements d'un service actif qui, pour une part chaque jour croissante de notre population, appartient à l'histoire et n'éveille aucune résonance personnelle.

Que nous le voulions ou non, ce qui allait de soi entre 1939 et 1945 ne va plus de soi en 1963. Si nous ne tenons pas compte de cette évolution, nous contribuerons à creuser un fossé entre ceux qui ont « fait les mobs » — et qui seraient parfois tentés d'en tirer quelque gloriole — et les volées plus jeunes, qui répondront volontiers par des railleries agacées aux discours dépassés de leurs aînés.

\* \* \*

Il y a des gens qui s'échauffent dès qu'on critique l'armée. Avouerai-je que je ne partage pas cette intransigeance ? Les institutions militaires ne sont pas *tabou*, et l'armée n'a pas plus droit qu'une autre organisation à un piédestal intou-

chable. Sans doute existe-t-il des principes qui doivent être défendus sans compromission — ce qui ne signifie pas sans démonstration. Mais sur les applications, il doit être permis de garder sa liberté de jugement, voire son franc-parler, sans être automatiquement classé parmi les suppôts de Moscou ou de quelque autre puissance. Institution humaine, l'armée est par définition perfectible; or il n'y a pas de perfectionnement sans critique. La crainte de la critique est un signe bien connu de faiblesse<sup>1</sup>.

Cette liberté de critique n'est cependant pas sans limites. Et d'abord, elle cesse sous l'uniforme, pour des motifs évidents de discipline qui priment sans discussion les priviléges du citoyen-soldat. Elle est restreinte aussi pour les militaires de carrière, pour des raisons de subordination professionnelle qu'on retrouve dans toute entreprise. Elle doit enfin être utilisée avec mesure et discernement par les officiers de milice, même hors service, car le loyalisme inséparable du grade est inconciliable avec un dénigrement systématique ou une opposition de caractère polémique.

Il convient encore de chercher à déceler l'intention de celui qui critique. Il arrive, bien sûr, que cette intention soit foncièrement hostile à la défense nationale et que son auteur fasse flèche de tout bois pour discréditer ou ridiculiser l'armée. Mais il est d'autres critiques qui partent de bons sentiments, soit qu'elles soient dues à des circonstances particulières, soit qu'elles expriment un état d'esprit général qu'il peut être utile de connaître même si on ne l'approuve pas. En pareil cas, les convictions profondes de l'auteur sont souvent parfaitement saines, malgré le caractère plus ou moins fondeur ou excessif de ses appréciations. On aurait tort de cabrer ces interlocuteurs en les cataloguant d'emblée comme

<sup>1</sup> Pourquoi, à ce propos, s'effaroucher du film *Tu ne tueras point*, consacré à l'objection de conscience? On ferait mieux de le projeter dans les écoles de recrues, en le faisant suivre d'un débat qui pourrait être extrêmement profitable. Il est affligeant qu'à Lausanne le succès de ce film n'ait été exploité que par les objecteurs de conscience, les partisans du service civil et les adversaires de l'armement atomique, alors qu'il eût été facile de contre-attaquer.

suspects. On fera mieux d'engager avec eux un dialogue qui donne l'occasion de les informer — car la critique est souvent fille de l'ignorance — et de s'assurer de leurs sentiments véritables.

\* \* \*

Beaucoup de critiques à l'égard de l'armée ont pour point de départ des situations anecdotiques, telles que chacun de nous pourrait en raconter pour les avoir vécues: cascade d'ordres et de contre-ordres, dianes avancées suivies d'attentes interminables, marches et contre-marches, contraste entre le travail imposé et la tenue ordonnée, gaspillage d'argent ou de matériel, carences de l'intendance, que sais-je! A chaque service, les chefs à tous les échelons font des efforts louables pour éviter de telles occasions de critique; mais à mesure qu'on leur ferme la porte, elles rentrent par la fenêtre. Au moins faudrait-il savoir pourquoi!

L'armée est une institution essentiellement *artificielle*, contrairement à la famille, à l'entreprise ou à l'Etat. Elle crée un cadre rigide, uniforme, obligatoire, qui doit paradoxalement être interchangeable dans tous ses éléments et utilisable dans toutes les situations. Or dans la réalité il n'y a pas deux situations pareilles, ni deux individus identiques. Il s'ensuit à chaque instant un décalage entre l'organisation — préparée, standardisée, réglementaire — et la réalité imprévue, changeante et toujours différente, déjà en temps de paix et à plus forte raison lorsque l'ennemi s'en mêle. Il est donc dans la nature des choses militaires qu'il y ait presque toujours trop ou trop peu de temps ou d'espace, d'hommes ou de véhicules, de vivres ou de matériel, et que la solution strictement réglementaire soit rarement satisfaisante à tous égards.

Cet inconvénient de l'organisation militaire est sans remède. L'armée, ordonnée tout entière par rapport à un but unique et suprême, doit ignorer les situations particulières, ou plus exactement elle ne peut offrir qu'un nombre limité

de solutions et de schémas, dans lesquels les cas particuliers doivent trouver place tant bien que mal. Sans doute les chefs doivent-ils s'ingénier à réduire l'écart entre le schéma et la réalité, en tirant le meilleur parti des moyens préfabriqués mis à leur disposition. Mais malgré leur savoir-faire et leur imagination, il restera toujours des hommes qui attendent, des camions qui roulent à vide, des cantonnements trop petits, des repas escamotés, des paquetages encombrants et des contre-ordres qui créent le désordre. L'important est de contenir ces désagréments dans des limites supportables et de ne pas aggraver la rigidité des dispositions générales par l'inopportunité des décisions particulières.

André Maurois a excellamment décrit, dans ses immortels *Discours du docteur O'Grady* et *Silences du colonel Bramble*, ces situations comiques où la lourde machinerie militaire court en vain après la réalité capricieuse. Chacun de nous pourrait raconter telle anecdote de même veine. Il nous manque, hélas ! un Maurois bien de chez nous et qui ait « fait les mobs »...

\* \* \*

Rigide dans son organisation au point de prêter parfois au ridicule, l'armée est soumise encore à une autre servitude, qui n'est souvent pas mieux comprise que la première, et qui découle de la nécessité de préparer *en temps de paix* des hommes *pour le temps de guerre*. Si cette préparation était uniquement technique, elle pourrait se faire selon des méthodes d'enseignement assez semblables à celles qui président aux apprentissages civils. Mais elle doit être aussi physique et morale, et cette préparation-là exige que l'homme soit mis durement à l'épreuve, qu'il soit soumis à des efforts proches de sa limite de résistance, qu'il soit entraîné par une discipline rigoureuse à vaincre la peur et le désordre. Or ces exigences, qui paraîtraient toutes naturelles dans une situation de guerre réelle, l'armée doit les imposer dans le cadre confortable d'une situation de paix, au milieu d'une

population qui vaque tranquillement à ses besognes civiles. Pour y parvenir, elle doit multiplier les fictions et les complications arbitraires. C'est ainsi que le fantassin plie sous le paquetage tandis que les camions sont vides, que le patrouilleur gèle dans son igloo à côté d'une cabane bien chauffée, que l'arbitrage constraint la troupe à de fastidieuses attentes et contre-marches alors qu'en fait les routes sont libres et les ponts intacts.

Tout cela peut, bien sûr, susciter la moquerie ou la critique. Pourtant ces situations fictives sont inévitables, ces efforts apparemment vains sont nécessaires. Encore faut-il faire inlassablement comprendre cette nécessité (qu'à vrai dire le soldat admet en général, de plus ou moins bonne grâce, tandis que la raillerie vient du « pékin » d'autant plus virulent qu'il n'a jamais passé par là). Est-il besoin d'ajouter que l'effort le plus dur, mais dicté par l'intelligence, provoquera infiniment moins de récriminations que l'effort moindre mais bête, dont les formes sont, hélas! innombrables.

Notons en passant que ce caractère particulier, parce que dépourvu d'utilité immédiate, de l'instruction du soldat rend vain le désir de certains objecteurs de conscience de remplacer le service militaire par un service civil aussi pénible et dangereux. Je vous le demande: au nom de quoi exigerait-on des ouvriers d'un chantier de service civil des fatigues et des incommodités qui ne seraient pas commandées par la nature même de leur travail? Imagine-t-on nos objecteurs astreints à travailler la nuit au lieu du jour, à passer des heures avec casque et masque à gaz, à se rendre au chantier avec paquetage complet? Il n'y aurait qu'un cri pour dénoncer d'aussi absurdes brimades, et ce cri serait celui du bon sens. En un mot, le service civil peut bien être aussi long que le service militaire; mais il ne saurait être aussi pénible<sup>1</sup>.

\* \* \*

---

<sup>1</sup> La solution du service civil est d'ailleurs en contradiction avec l'objection de conscience intégrale, et les objecteurs les plus conséquents la repoussent. Mais ceci est une autre histoire.

L'ingratitude des civils à l'égard des militaires est dans l'ordre des choses. L'armée travaille à contre-courant, elle réclame en pleine paix des sacrifices de temps et d'argent, elle rappelle en pleine euphorie les périls suspendus sur nos têtes: ce paradoxe dépasse l'entendement de beaucoup, et surtout de ceux qui seront au jour J les premiers à s'indigner s'il manque un bouton de guêtre. Puissent-ils ne pas en avoir l'occasion!

Plus grave que l'ingratitude me paraît être une autre réaction, semblable dans ses manifestations mais beaucoup plus dangereuse par le sentiment profond qui la détermine: la *condamnation de la force* comme telle. Notre époque n'aime pas la force, ou ne l'admet qu'avec mauvaise conscience. Laissons de côté le cas de ceux que la force gêne dans leurs desseins politiques, du moins tant qu'elle n'est pas à leur service. Je pense plutôt à tous ceux qui, sentimentalement hostiles à la violence et surtout à la violence guerrière, condamnent indistinctement tout ce qui dans leur idée pourrait y conduire. L'armée, qui est l'expression même de la force portée à son plus haut degré d'efficacité par la mise en œuvre systématique de tous les moyens humains et matériels d'un Etat, est la cible préférée de ces détracteurs, trop prompts à confondre la force et la guerre et à négliger bien d'autres formes de violence.

Et pourtant, la force n'est-elle pas — avec la justice, la prudence et la tempérance — une des quatre vertus cardinales? Y a-t-il dans ce monde un ordre convenable sans une force pour le maintenir? Plutôt que de refaire après d'illustres penseurs la démonstration, toujours nécessaire et toujours actuelle, de la légitimité de la force — non pas brutale, et sans frein, mais disciplinée et contenue par les rênes de l'intelligence et de la volonté — bornons-nous à rappeler l'immortel passage de Péguy:

Il n'y a rien à faire à cela. Et il n'y a rien à dire. Le soldat mesure la quantité de terre où on parle une langue, où règnent des mœurs, un esprit, une âme, un culte, une race. Le soldat mesure la quantité

de terre où une âme peut respirer. Le soldat mesure la quantité de terre où un peuple ne meurt pas. C'est le soldat qui mesure le préau de la prison temporelle. C'est le soldat qui mesure la quantité de terre où un langage, où une âme fleurit. C'est le soldat qui mesure le berceau temporel. C'est le soldat qui mesure la quantité de terre temporelle, qui est *la même* que la terre spirituelle et que la terre intellectuelle. Le légionnaire, le lourd soldat a mesuré la terre à ce que l'on nomme si improprement la douceur virgilienne et qui est une mélancolie d'une qualité sans fond<sup>1</sup>.

On ne saurait mieux conclure.

Puisse ce rappel de la dignité et de la mission du soldat aiguiser en chacun de nous, dans notre service d'officier, ce sens du devoir et de l'honneur contre lequel les critiques les plus perfides se briseront misérablement.

Lt. colonel P. MURET

---

## Satellites et navigation spatiale de caractère militaire

Le nombre des satellites artificiels mis sur orbite jusqu'à la fin de décembre 1962, soit en cinq ans environ, ne peut être établi que de façon approximative, en raison du « secret » imposé sur la catégorie des engins militaires et de certaines imprécisions ou manières différentes de compter les lancements, succès ou demi-succès, ou encore les lancements doubles et même triples. Voici un essai de récapitulation :

*U.S.A. (au 31-12-1962)*

**Satellites :**

- circum-terrestres, tous d'exploration et d'essais: 66.
  - extra-terrestres, d'exploration lointaine, Lune et Vénus: 6.
- 

<sup>1</sup> Cité par Henry Chavannes dans *L'objection de conscience*, un des meilleurs ouvrages sur ce sujet difficile.